La mémoire de la Shoah



Sommaire

Introduction	p 2
De l'antijudaïsme à l'antisémitisme	р3
La mémoire de la déportation: Nuit et Brouillard d'Alain. Resnais	р 6
L'affirmation de la mémoire juive: Le procès d'Adolf Eichmann (1961)	p 11
Le devoir de mémoire: Les thèses négationnistes et la réponse à ces thèses Le procès de Klaus barbie (1987) Le témoignage de Monsieur Jules Fainzang	p 14
La littérature de témoignage: Si c'est un homme de Primo Levy (1990), La Nuit d'Elie Wiesel (2007)	p 24
Conclusion	р 29
Bibliographie	р 30

« Il n'est ni facile ni agréable de sonder cet abîme de noirceur. » Primo Levi

La mémoire de la Shoah: Quelles mémoires?

La mémoire de la Shoah a connu une évolution considérable entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début du XXI ème siècle sous l'impulsion de nombreux acteurs tels d'anciens déportés juifs, des personnalités politiques et des historiens. Mémoires plurielles qui s'expriment et qui contribuent à dégager la singularité de la « solution finale ».

De l'antijudaïsme à l'antisémitisme

Le sens du mot "antisémitisme"

Le mot « antisémite » vient du terme « sémite ». Les « sémites » sont un ensemble de peuples utilisant les langues sémitiques. C'est donc, avant tout, une catégorie linguistique, comportant les Juifs mais aussi les Arabes, ou encore les Phéniciens. Le mot est employé pour la première fois en 1879 par un journaliste allemand, Wilhelm Marr et ce, dans un sens « antijuif ».

Les origines de l'antisémitisme

L'antisémitisme est d'abord une affaire religieuse. Les Chrétiens n'admettent pas que les Juifs refusent de croire que Jésus est le « fils de Dieu », le Messie. Au Ier. siècle, l'État juif est défait par les Romains. Les Juifs sont dispersés dans le monde antique. Après la conversion des empereurs romains, le christianisme devient la religion officielle de l'Empire romain. Par la suite, les Chrétiens cherchent à établir la validité de leur religion en prétendant qu'elle remplace le judaïsme. A cette époque, il y a des persécutions envers les Juifs, devenus minoritaires face aux Chrétiens.

Il y a des périodes de calme suivies des moments de conflit, par exemple lors des croisades, entre les juifs et les chrétiens. On parle d'ailleurs d'une « rupture judéo-chrétienne » à partir de l'époque des croisades.

Les rapports judéo-chrétiens au Moyen Age

Au Moyen-Age, les Juifs sont les seuls non-chrétiens tolérés en Occident. L'une des "bases" de l'antisémitisme est "la diffamation du sang" au XII. siècle. En Angleterre, les Juifs sont accusés d'avoir mis à mort un enfant chrétien et de l'avoir saigné pour leur célébration de Pâques. Cette accusation connue sous le nom de « Diffamation du sang » est faite, semble-t-il, par des moines chrétiens en particulier. De plus, les Juifs sont aussi accusés d'empoisonner des puits. Après les ravages des guerres entre protestants et catholiques, l'esprit de tolérance religieuse se répand en Europe et l'attitude à l'égard des Juifs commence à changer. Le siècle des Lumières donne naissance à des idées d'égalité pour tous et de respect des individus, idées qui permettent aux Juifs d'être davantage tolérés, même si, par exemple, Voltaire a des sentiments antijudaïques violents.

Les Juifs face à l'antisémitisme grandissant

Au XIX. siècle, les Juifs deviennent dans beaucoup de pays, des citoyens à part entière. Mais leurs coutumes religieuses, leur langue, leur habillement sont encore considérés comme "barbares". En 1879, Wilhelm Marr, le journaliste allemand qui a utilisé pour la première fois le mot « antisémitisme », participe à une réunion en vue de la création d'une "Ligue des antisémites". Le 2 septembre 1879, le journal juif Allgemeine Zeitung des Judenthums révèle le projet de Wilhelm Marr de créer aussi un hebdomadaire antisémite, appelé "antisemitische Wochenblatt". Ainsi apparaît pour la première fois ce mot.

L'antisémitisme se répand à tel point qu'il devient même, vers la fin du XIX. siècle, un argument électoral. En effet, en plus des partis d'extrême-droite, ultra-nationalistes, racistes ou xénophobes, des partis antisémites apparaissent, en France, en Allemagne et en Autriche. Ces partis connaissent même un certain succès pendant quelques années. L'une des raisons essentielles de la création de ces partis spécialement est le fait que, les Juifs militent le plus souvent dans les partis libéraux ou socialistes. Les forces conservatrices utilisent donc une propagande antisémite pour attaquer leurs adversaires politiques, et vont même jusqu'à prétendre que les socialistes et les libéraux sont corrompus par les Juifs. Mais il y a aussi certains socialistes qui exploitent les préjugés antisémites. Ils considèrent que le capitalisme est une expression de l'esprit d'exploitation juive.

On peut dire qu'à la fin du XIX. siècle et au début du XX., l'antisémitisme se banalise. Malgré l'égalité conférée par les lois et l'intégration de plus en plus évidente des Juifs dans les sociétés occidentales à partir du XIX. siècle, l'antisémitisme reste une menace. À présent, les attaques

antisémites sont combattues par les défenseurs des droits de la personne. Ces deux aspects apparaissent dans l'affaire Dreyfus, affaire qui polarise la société et toutes les forces politiques en France pendant des années. En 1894, le capitaine Alfred Dreyfus est accusé d'être un espion à la solde de l'Allemagne, adversaire de la France pendant la guerre précédente. Seule preuve : quelques mots sur un bout de papier trouvé dans une corbeille par une femme de ménage, et dont l'écriture ne correspond pas à celle de Dreyfus mais Dreyfus est juif, le seul Juif de l'état-major général français. Dreyfus est convaincu d'espionnage, en partie sur la foi de preuves créées de toutes pièces par des officiers antisémites, et condamné à l'emprisonnement à perpétuité. Il est déporté à l'Île du Diable, au large de l'Amérique du Sud. Lors de sa dégradation publique, la foule, excitée par la presse antisémite, hurle des slogans antijuifs. Un journaliste prend la défense de Dreyfus, mais le véritable coupable, le commandant Esterhazy, continue de bénéficier de la protection du gouvernement.

L'affaire divise la France en deux camps. D'un côté, le gouvernement, les partis conservateurs, l'Église et l'armée considèrent que l'honneur de la nation ne doit pas être sacrifiée pour un Juif, qu'il soit coupable ou innocent. De l'autre côté, sous l'impulsion de l'écrivain Émile Zola et de l'homme politique Jean Jaurès, se rassemblent les partisans des droits de l'homme. D'autres procès s'ensuivent, mais il faudra attendre plus de dix ans pour que Dreyfus soit enfin innocenté.

L'affaire a un retentissement mondial. Theodor Herzl, journaliste juif viennois qui assure la couverture du procès, conclut que l'assimilation n'offre aucune protection contre l'antisémitisme, si un juif intégré au point d'être officier français n'est pas en sécurité. Si les Juifs restent étrangers dans leur pays de résidence, ils doivent fonder leur État. Son livre, *L'État des juifs* paraît en 1896 et aboutit un an plus tard à la fondation de l'Organisation sioniste.

Les « Protocoles des Sages de Sion »

À la fin du XIX, siècle, à Paris, un auteur inconnu au service de l'Okhrana, la police secrète russe, compose une publication qui est devenue une source d'inspiration importante pour la plupart des théoriciens du complot juif : il s'agit des Protocoles des Sages de Sion. Ces « Protocoles » sont censés être le procès-verbal d'une conférence de dirigeants juifs qui complotent pour dominer le monde. Les « Sages de Sion » sont accusés d'empoisonner l'État en répandant les idées libérales, en contestant la juste place de la noblesse, en fomentant le désordre social et la révolution. Les Protocoles sont publiés en Russie en 1905. Ils passent d'abord quasi inaperçus, mais il n'en est plus de même après la Révolution. Les adversaires des bolcheviks citent les *Protocoles* » pour expliquer les changements soudains et radicaux qui interviennent en Russie et pour justifier les actes de violence antisémite perpétrés pendant la guerre civile russe. Dès 1921, il est établi que les Protocoles» sont un faux : l'auteur a plagié des chapitres entiers d'un pamphlet français datant de 1864 et dirigé contre Napoléon III, où il n'est pas question de juifs. Malgré cela, les dirigeants du mouvement national-socialiste allemand, notamment Hitler et Goebbels, sont fortement influencés par les *Protocoles*. Dans *Mein Kampf*, Hitler revient souvent à la thèse principale des *Protocoles*, la prétendue « conspiration juive » qui viserait à dominer le monde et contre laquelle la nation allemande doit se défendre. Après la Deuxième Guerre mondiale, les *Protocoles* font de nouveaux adeptes dans le monde arabe, où ils « expliquent » les défaites militaires des pays arabes en guerre contre Israël. Encore aujourd'hui, des groupes, surtout néo-nazis et antisémites distribuent cet ouvrage.

L'antisémitisme en France avant la Seconde Guerre mondiale

En France, la fin du XIX ème siècle est marquée par diverses catastrophes nationales : défaite dans la guerre contre la Prusse, perte de l'Alsace-Lorraine et drame de la Commune de Paris. Le nationalisme français; jadis progressiste, cherche maintenant les sources de son inspiration dans le passé; il devient de plus en plus "revanchard", intolérant et antisémite. *L'Action Française* fondée en 1899 pendant l'affaire Dreyfus, avec à sa tête Charles Maurras, est le mouvement le plus influent. Son idéologie va à l'encontre de tous les idéaux de la Révolution française : il est antidémocratique, monarchiste et antisémite. Tout ce qui est allé de travers, un jour, dans l'Histoire française, est imputé aux Juifs, l'*Action Française* compte parmi ses plus fervents adeptes des intellectuels, des militaires, des membres du clergé, des commerçants et des employés de bureau. L'Église catholique,

qui n'a jamais été en faveur des idéaux de la Révolution française, soutient ouvertement l'antisémitisme, au travers des journaux catholiques *La Croix* et *Le Pèlerin*, diffusés au total à 500.000 exemplaires environ. Cependant, après la Première Guerre mondiale et la victoire française, *l'Action Française* voit le nombre de ses partisans décliner. Mais la crise économique de 1929 marque le retour de l'antisémitisme en tant que mouvement politique qui, fait notable, se fraie même un chemin dans la classe ouvrière, pourtant traditionnellement de gauche. En janvier 1934, le suicide du courtier juif russe Stavisky et les révélations au sujet de ses liens avec des politiciens corrompus provoquent de graves émeutes antisémites, ainsi qu'une tentative de coup d'État contre le gouvernement. Tout au long des années 1930, la France est inondée d'un raz-de-marée de publications antisémites, qui pavent le chemin, en définitive, vers la collaboration avec l'Allemagne sous Vichy.

Le génocide des Juifs

En 1929, une grande crise financière éclate aux États-Unis, suite au krach boursier de Wall Street. La crise se propage en Europe à partir de 1931. Les conséquences de cette crise sont assez catastrophiques, notamment des millions de personnes se retrouvent au chômage. Les gouvernements des pays touchés par la crise, n'arrivent pas à trouver une solution immédiate, et malheureusement, ce sont les partis d'extrême-droite qui deviennent un refuge pour les peuples. En Allemagne, Hitler, chef du parti national-socialiste, gagne les élections de 1933. En 1934, la France est sauvée in extrémis de l'arrivée de l'extrême-droite au pouvoir. Pour Hitler, ce sont avant tout les Juifs qui sont responsables de la crise. On dit qu'Hitler s'est servi de ses lectures mal digérées, des conversations de brasserie et de son esprit de vengeance pour écrire *Mein Kampf*. En plus des arguments à propos de l'économie, les nazis vont jusqu'à essayer de convaincre les Allemands que leur race "aryenne" est "supérieure aux autres" et que la nation allemande doit être "débarrassée" des Juifs. Hitler met en place une propagande antijuive et une terreur sans précédent. Les Juifs commencent peu à peu à être marginalisés de la société.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, les nazis envahissent presque toute l'Europe. Dans tous les territoires dont ils ont pris le contrôle, ils obligent les Juifs à porter une étoile jaune sur leurs vêtements pour les distinguer. Les nazis construisent des "camps de travail" qui seront en fait des camps de concentration pour y concentrer les juifs. En 1942, ils décident d'appliquer "la solution finale". Plus de 6 millions de juifs périssent avec la Shoah . C'est un crime contre l'humanité sans précédent.

Après la création de l'État d'Israël

Après la guerre, les Juifs viennent en Palestine et y fondent l'État d'Israël en 1948. Immédiatement, s'ensuit une guerre israélo-arabe. Les Palestiniens, peuple musulman, protestent car ils affirment que leur territoire est envahi par les Israéliens. Ce sont maintenant les musulmans qui en veulent aux Juifs. Quatre guerres israélo-arabes ont lieu. La première en 1948, au lendemain de la proclamation de l'État d'Israël. La crise de Suez en 1956 déclenche le second conflit israélo-arabe. La troisième guerre est appelée *Guerre des Six-Jours* en 1967, et la quatrième, la *Guerre du Kippour*, en 1973. Par la suite il y a des tentatives de négociations, en particulier des traités, comme la signature de la paix entre l'Égypte et Israël à Camp David en 1978, ou encore le traité de Washington en 1993, mais la mésentente entre les pays musulmans et Israël perdure. En raison de la création de l'État d'Israël et des conflits qui en découlent, certains arabes vont presque jusqu'à se déclarer antisémites, ce qui laisse dire à un certain nombre de personnes qu'il existe une "nouvelle forme d'antisémitisme". Un petit nombre d'arabes soutient les négationnistes en prétendant que le génocide des Juifs est une invention. Ils se rallient aux négationnistes en raison de leur haine envers les Israéliens.

Mais la Shoah fait désormais partie de la mémoire, et donc du devoir de mémoire et un bon nombre d'historiens combat le négationnisme. La déportation et la Shoah sont enseignées et racontées aux jeunes générations, pour qu'ils connaissent bien une des plus grandes tragédies de l'histoire et que cela n'arrive plus jamais.

La mémoire de la déportation

Nuit et brouillard.

Le film *Nuit Et Brouillard* d' Alain Resnais, sorti en 1955, est une œuvre essentielle sur la déportation. Cette œuvre est composée d'images d'archives en noir et blanc ainsi que d'images couleurs tournées en 1955, accompagnées d'un texte de Jean Cayrol, lu par Michel Bouquet. Nombreuses sont les critiques positives sur cette œuvre majeure de la mémoire de la déportation. Avec ce film, *« Auschwitz est entré au cinéma »* a déclaré une déportée. Ce film permet d'appréhender le voyage vers le camp, le système concentrationnaire et donc la réalité de cette période mais il est aussi un élément de la construction d'une certaine mémoire.

Le Voyage vers le camp

Dès 1940, les rafles sont mises en place en Europe par les autorités allemandes. Elles consistent en une « épuration » des populations et visent principalement les opposants politiques, résistants et intellectuels, mais sont aussi raflées les personnes d'origine juive. Cependant, tout au long du film *Nuit et Brouillard*, à aucun moment la déportation des Juifs n'est abordée explicitement dans le texte de Jean Cayrol. De même, la collaboration française dans le processus de déportation n'est pas mentionnée. D'ailleurs à la sortie du film, certaines images qui pourraient en attester sont alors censurées, notamment celle d'un gendarme surveillant un camp de transit français. En effet moins d'une dizaine d'années après, ces faits, ces images sont encore difficiles à accepter en France.

Les rafles s'organisent selon la rigueur de l'organisation allemande : à peine embarqués par les autorités, les déportés sont conduits dans des camps de transit comme Drancy ou Pithiviers. Les conditions de vie y sont déjà extrêmement difficiles et la surpopulation des ces camps aggrave encore la précarité et la misère.

Les délais d'attente dans ces camps varient selon la disponibilité des chemins de fer menant aux camps, situés pour la plupart en Allemagne et en Pologne.

Le voyage se fait en train, dans des wagons à bestiaux et nombreux sont les témoignages selon lesquels les autorités embarquent plus d'une centaine de déportés par wagon et les images d'archives présentées dans le film, ne démentent pas ces dires.

Le voyage dure alors plusieurs jours presque sans eau et sans nourriture. Beaucoup de gens ne sortent pas vivants de ces wagons, les plus faibles mourant d'étouffement, de déshydratation ou encore des maladies qu'ils ont contractées dans les camps de transit.

Une fois arrivés au camp et à peine descendus du train, les déportés sont soumis à un tri Les hommes et les femmes sont séparés des enfants et des personnes âgées, Hommes et femmes sont eux aussi séparés et partent en direction de leurs blocs respectifs.

La découverte du système concentrationnaire

Le système concentrationnaire peut être plus brièvement défini comme une industrie concentrationnaire. En effet, dès sa construction on peut remarquer que la notion d'économie est présente: le camp est construit par les déportés eux- mêmes selon une logique de rendement optimal au niveau de l'agencement des blocs et de l'organisation intérieure de ceux ci. Les images d'archives comme les images couleur de 1955 peuvent en attester: des dortoirs d'une grande capacité pour un espace très limité. On peut aussi noter le minimalisme des infrastructures en citant l'exemple des latrines. Ces lieux sont conçus pour coûter le moins possible et permettre un rendement optimal, aussi bien en terme de production que d'anéantissement d'un maximum de

vies humaines.

De plus, le camp peut aussi être défini comme un microcosme à lui seul. En effet, on peut y trouver une société hiérarchisée, le déporté puis des supérieurs, les kapos: des déportés qui ont le statut de gardien et qui sont désignés et favorisés par les nazis, dans le but d'instaurer un climat malsain entre les déportés. Au -dessus du kapo, le SS, et encore au-dessus du SS, l'officier SS.

Au cœur de la société se trouve le travail. Cependant, le travail dans les camps est un travail forcé et harassant aux horaires intenables et qui doit être effectué quelque soit l'état de santé des individus.

Enfin, au cœur du camp, il y a un marché noir, où l'on achète ou échange de la nourriture, des cigarettes ou des vêtements. Bien sûr si ce marché est mis à jour par un SS ou un officier du camp, il est inutile de préciser que cela mène les individus concernés droit à la potence.

Le même sort est évidemment réservé aux résistants à l'intérieur du camp, car en effet il existe des réseaux de résistance qui ont pour but d'agir dans la mesure du possible afin d'améliorer les conditions de vie dans le camp. Il n'est pas rare, par exemple, selon les informations données par le film, qu'un kapo soit menacé ou même tué par les déportés du camp.

En plus d'une société, on peut même y trouver une véritable typologie du déporté, avec des insignes triangulaires qui définissent clairement la raison pour laquelle le déporté est au camp, s' il est opposant au régime, handicapé, ou homosexuel selon les différentes lettres brodées dessus et selon leurs différentes couleurs. Il y est aussi mentionné le niveau de dangerosité de l'individu.

Ce qui n'est cependant pas mentionné dans le film, c'est que la plupart des déportés portent le triangle jaune ce qui signifie qu'ils sont déportés pour la simple raison qu'ils sont juifs.

Une fois le tri effectué, les prémices de la vie concentrationnaire apparaissent. Suite au premier tri, les déportés sont forcés de se mettre nus afin que les médecins du camp vérifient leur état de santé dans le but de les qualifier aptes ou non à travailler. Par la suite les déportés sont tatoués, réduits à l'état de simples numéros inscrits dans leur chair, portants tous le seul et même uniforme rayé qui leur est donné et qui sera, pour la plupart, le dernier vêtement qu'ils porteront.

En effet le camp de concentration est indissociable de la mort. La mort, ou plus particulièrement la peur de la mort, détruit un Homme. La peur de mourir de faim, les rations de soupe infâme étant réduites au minimum, la peur de mourir d' une maladie, d' être frappé, ou même torturé dans l' hôpital du camp, où de nombreuses expériences sont menées enfin, la peur d' être tué gratuitement. Ce sentiment est décrit dans le film et revient dans de nombreux témoignages. Cette peur de la mort est totalement justifiée: le camp de travail est un lieu où les déportés se tuent à la tâche, le travail forcé les mène à la mort lente due à l'épuisement total.

Le camp d'Auschwitz, présenté dans le film est non seulement un de ces camps de travail mais c'est aussi un camp d'extermination. Ainsi sont créées les chambres à gaz, sous l'apparence de douches, des groupes d'une cinquantaine de personnes entrent, croyant qu'ils vont enfin pouvoir se laver. Mais jamais de ces douches la moindre goutte d'eau ne jaillit car à peine les portes fermées et verrouillées, le personnel du camp projette le gaz zyklon B qui tue à une rapidité effroyable.

De la réalité à la mémoire

En 1945, à l'ouverture des camps par les soldats américains ou soviétiques, le monde entier est sous le choc.

Dans le film qui sort en 1955, la Shoah n'est pas abordée dans sa spécificité ni la responsabilité de l'État français dans la déportation. Cette mémoire est refoulée à cette époque. C'est le temps du consensus résistancialiste. Cependant, ce film est constitutif de la mémoire de la déportation. En effet, Le camp d'Auschwitz à travers ce film, par le biais des images d'archives et celles tournées en 1955, devient un lieu de mémoire et ce film participe donc au devoir de mémoire c'est-à-dire faire que ces évènements ne tombent pas dans l'oubli pour que l'Histoire ne se répète pas.

Les images

Les images d'archives en noir et blanc durant la déportation.

Les images qui ont été utilisées pour réaliser le film sont des images qui proviennent des archives nazies et qui sont surtout en noir et blanc, sous forme de photographies fixes ou de petites films courts. On peut y voir des images prises à l'extérieur des camps à partir de 1945 mais aussi des images prises à l'intérieur des camps de concentration montrant le calvaire que subissaient les déportés.

Images prises à l'extérieur des camps.

Les images prises à l'extérieur des camps au début du film sont des images des discours d'Hitler ou des images d'Himmler se rendant dans des camps de concentration pour mettre en place de nouvelles maquettes, pour construire de nouveaux camps vers 1942. On peut y voir aussi les rassemblements de soldats qui obéissent aux ordres avant que les camps ne se construisent.

Ensuite, on peut voir des images qui se déroulent juste avant que les prisonniers ne se retrouvent enfermés dans les camps: des centaines de personnes attendant d'être déportées sont montrées, des femmes, des enfants avec des signes sur leurs vêtements qui montent dans des trains qui les emmènent dans les camps. Des soldats qui les « entassent » à l'intérieur, le départ du train, puis à l'arrivée, les personnes déjà mortes au bout de ce long et difficile voyage.

Des images provenant des grandes rafles comme celle du Vel D'hiv ou celle de Varsovie sont aussi montrées. A la fin du film, on peut voir les dernières images prises en noir et blanc à l'extérieur des camps: les images des procès intentés aux nazis présents dans les camps.

Images à l'intérieur des camps.

Les images prises par les nazis à l'intérieur des camps sont très nombreuses dans le film. En effet, nous pouvons voir sur ces images ce qui s'est passé par ordre presque chronologique dans les camps avec beaucoup de détails sur la vie à l'intérieur de ceux-ci. Tout d'abord, la construction des camps, les différents « styles » des camps employés dans la construction. Ensuite, l'arrivée des trains à destination avec le « tri » effectué par les nazis, leur façon de traiter les prisonniers. Des images prises juste avant des exterminations, des photographies de prisonniers, de leurs uniformes, les humiliations qu'ils subissent comme le fait d'être mis nus dehors tous ensemble, leurs tatouages, leurs numéros.

La vie dans les camps est aussi montrée avec des images en noir et blanc. On peut voir les conditions des prisonniers la nuit dans leurs dortoirs, les « animations » qui s'y trouvaient pour divertir les nazis comme les orchestres, les zoos, les serres pour faire pousser des plantes. Le travail des déportés effectué dehors par tous les temps, même dans la neige, mais aussi dans des usines souterraines et leur participation forcée à la construction de nouveaux camps. L'entente entre les prisonniers est aussi montrée, ils prennent soin les uns des autres, se soutiennent, échangent des objets, se donnent à manger, essaient de s'occuper en faisant travailler leur mémoire et leur créativité en fabriquant des objets. Cependant, les images montrent aussi les différentes punitions infligées aux prisonniers bien souvent fatales par les nazis, mais aussi le fonctionnement des camps mis en place par les nazis avec des carnets où les noms de tous les prisonniers sont inscrits sur des tableaux puis barrés quand ils meurent. Les kapos font le compte de leurs victimes chaque jour. On peut aussi voir qu'au sein des camps vivent dans leurs maisons les commandants et leurs femmes qui ont une vie tout à fait « normale » et même parfois mondaine. Pour finir des images montrent

aussi ce qui est appelé dans le film les « greniers » des nazis où ils entreposent les biens des prisonniers, leurs papiers d'identité, leurs bijoux, leurs cheveux, leurs vêtements, chaussures, lunettes...Des photographies nous montrent aussi des prisonniers dans un « hôpital » situé dans un camp, presque morts ou même morts, maigres, affamés, subissant des expérimentations par des médecins SS.

Les images de l'ouverture des camps.

Avec l'ouverture des camps par les alliés, des images sont prises par des cinéastes en 1945. Alain Resnais a notamment utilisé les images de Sidney Bernstein, chef de la section cinéma des armées. Ces images sont en couleur, en noir et blanc mais certaines ont été recolorisées par la suite.

Images en noir et blanc

Les images en noir et blanc filmées par les alliés sont celles qui sont prises à l'ouverture des camps En effet, les camps ne sont pas vides, les prisonniers y sont encore, les corps sans vie recouvrent le sol et les soldats essaient de remettre de l'ordre et de sauver les prisonniers encore en vie. Dans ces images est t montré aussi ce que les nazis faisaient avec les cheveux, les os et les corps des déportés: du tissu, du savon, de l'engrais ou tout simplement des étalages de corps sans leur têtes.

Images en couleur et recolorisées

Les images en couleur présentes dans le film et provenant des images des alliés venus libérer les prisonniers encore en vie montrent les camps, après leur ouverture, vides, parfois même en ruines comme des bâtiments abandonnés. Nous pouvons voir notamment les extérieurs et alentours du camp devenus des étendues d'herbe verte au soleil tel un *« paysage tranquille »* comme il est dit dans le texte accompagnant ces images. On voit aussi les rails parsemés qui servaient à amener les convois de déportés

Les images en couleur nous montrent d'un autre œil les camps de concentration, sans personne, le plus souvent depuis l'extérieur des bâtiments. De cette façon, on peut voir les crématoires détruits, l'hôpital, le « bordel », la prison. Cependant des bâtiments sont aussi montrés à l'intérieur et à l'extérieur comme les chambres à gaz, les fours, les dortoirs vides.

Certaines images sont filmées depuis l'intérieur du camp et montrent l'extérieur comme si la personne qui regarde les images était un prisonnier qui essayait de regarder le monde extérieur.

Des images sont recolorisées telle l'image d'un rail avec le camp en arrière-plan, tournée en 1955. Cette image est recolorisée selon la volonté d'Alain Resnais qui veut alors montrer, par ce moyen, que les camps sont toujours présents dans le monde contemporain.

Des Images référentes qui changent avec l'avancée de l'Histoire

De nombreuses images de ce film sont des images référentes, comme celle de la petite fille, celle du bulldozer et celle du gendarme dont les interprétations changent au long des années.

L'image du bulldozer

Cette image où l'on voit un soldat d'une troupe britannique conduisant un bulldozer dans les camps de Bergen-Belsen (camps de déportation et non d'extermination) pour enterrer les corps des prisonniers plus vite a fait parler d'elle. En effet, c'est l'image la plus utilisée pour représenter les camps de concentration dans les documentaires et les films réalisés sur la Shoah. Les cadavres poussés dans la fosse sont des prisonniers morts de maladie. Cette image est, au début, interprétée

comme une représentation de la violence infligée par les nazis aux prisonniers ce qui se révèle faux puisque cette image montre une « action prophylactique des libérateurs » d'après le livre Le Cinéma et la Shoah.

L'image de la petite fille

Autre image beaucoup diffusée, celle de cette petite fille nommée Anna Maria Settela Steinbach photographiée dans un wagon d'un train menant à Auschwitz. Elle est même devenue emblématique de la déportation des Juifs. Cependant avec le travail des historiens, il s'est avéré que cette petite fille était tsigane et non juive.

L'image du gendarmez

Pour finir, autre image qui a fait couler beaucoup d'encre, celle d'un gendarme français qui est elle aussi présente dans *Nuit et Brouillard*. En effet cette image provenant du camp de Pithiviers est interdite par la censure française en 1956 car un gendarme français se trouve dessus. Une version masquée remplace l'original, une tache noire cachant le gendarme à la gauche de l'image. Ce n'est qu'en 1997 que cette image n'est plus censurée et qu'elle laisse apparaître ce gendarme et que la France assume enfin « les années noires », notamment la collaboration de l'État français avec l'Allemagne.

Le texte lu

Le texte lu dans *Nuit et Brouillard* est un texte écrit par Jean Cayrol et lu par Michel Bouquet. Ce texte retrace à peu prés chronologiquement les événements survenus durant la Seconde Guerre mondiale et commente les images qui apparaissent dans le film. On peut remarquer que le mot *« Shoah »* n'apparaît pas et est remplacé par de nombreuses expressions comme *« raflés de Varsovie»*, *« déportés », « internés », « résistants »*. Le mot *« juif »* n'est pas prononcé une fois, ce qui montre la difficulté, à l'époque, à faire émerger une mémoire juive. Au début du film, le texte lu laisse entendre que tout a bien changé (en 1955), les images le confirment en montrant des images en couleur de routes ou de champs qui étaient quelques années plus tôt des lieux de supplice pour les déportés.

Alain Resnais, à travers la lecture de Michel Bouquet parle du déroulement de la période de déportation jusqu'à la libération des camps par les alliés et jusqu'au procès des nazis en donnant beaucoup de détails, notamment sur le fonctionnement des camps aussi bien entre déportés qu'entre nazis. Il parle même d'une « société » qui prenait forme entre les déportés. Rien n'est laissé au hasard et ce film est donc un bon moyen, à cette époque, de montrer aux gens ce qui s'est passé avec des paroles parfois très crues. Le texte s'adresse directement à la personne qui regarde le film, Michel Bouquet parle aux personnes qui n'ont pas vécu la déportation pour délivrer un message de mémoire aux générations futures. Il participe donc au devoir de mémoire De plus à la fin du film, il finit de lire le texte en annonçant que tout ce que le film montre, peut se reproduire n'importe quand, tout peut recommencer du jour au lendemain sans que l'on s'en rende compte . C'est donc aussi un appel à la vigilance.

L'affirmation d'une mémoire juive Le procès Eichmann (1961)

A partir de 1920, l'Allemagne connaît la montée du nazisme. Le NSDAP vient d'être créé. C'est un parti qui prône une théorie raciste avec l'idée d'une race supérieure, la race aryenne, c'est-à dire une « race pure ». Elle ne doit pas être « souillée » par les « indésirables ». En 1942, se met en place un processus d'extermination de masse concernant les Juifs et les Tsiganes Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont alors déportés dans des camps où ils périssent en masse. Adolf Eichmann est l'un des organisateurs de la « solution finale ».

Biographie



Adolf Eichmann est né le 19 mars 1906 à Solingen, en Allemagne. Quittant l'école sans diplôme, il s'essaie à plusieurs métiers avant de se rapprocher du parti nazi en rejoignant le mouvement des Wandervogel (classé de nos jours comme un courant anarchiste de droite), qui entretient des relations avec le milieu antisémite. Il rejoint la SS autrichienne en 1932. Quand, en 1933, les nazis accèdent au pouvoir, il revient en Allemagne, où il est vite intégré à l'équipe d'administration du camp de Dachau. Il gravit tous les échelons jusqu'à devenir lieutenant-colonel. Il a alors la charge de tous les trains qui transportent des Juifs vers les camps de la mort en Pologne et il est responsable de la logistique de la solution finale A la fin de la guerre, Eichmann se fait capturer par l'armée américaine, mais il parvient à s'échapper et se cache en Allemagne, avant de fuir en Argentine. De fil en aiguille, les Israéliens retrouvent Adolf Eichmann, et le Mossad élabore un plan pour l'enlever. Eichmann est enlevé en pleine rue le 11 mai 1960 et transféré jusqu'en Israël. Eichmann comparaît à Jérusalem pour quinze chefs d'accusation le 11 avril 1961. Déclaré coupable, il est condamné à mort et est pendu le 1er juin1962, et ses cendres sont jetées dans la Méditerranée.

Le déroulement du procès

Il comparaît pour plusieurs chefs d'accusation. Ces derniers peuvent se diviser en quatre catégories :

- -Crimes contre le peuple Juif
- -Crimes contre l'Humanité
- Crimes de guerre
- -Participation à une organisation hostile.

En effet, Adolf Eichmann a participé à l'organisation de convois en direction de divers camps et faisait partie des groupements d'intervention (SA) ainsi que de la tristement célèbre SS dont il était l'un des lieutenants.

Eichmann participe à son procès à l'abri d'une cage de verre qui lui garantit protection. La peur d'un acte visant à assassiner le prévenu étant très importante. Il vit passer une multitude de témoins apportant une explication aux différents actes d'Adolf Eichmann en tant que lieutenant SS et responsable de « la solution finale ».

Lors de sa captivité, la peur d'un suicide ou d'un assassinat est très grande. Des moyens importants sont donc mis en place. Des gardes sont embauchés avec l'obligation pour ces derniers de n'avoir aucun parent déporté ou n'ayant pas eu de problème avec le régime nazi. De plus aucun garde d'origine juive ou allemande n'est autorisé à s'approcher Adolf Eichmann. Enfin, les repas du prévenu sont livrés dans des boîtes scellées pour éviter les risques d'empoisonnement.



Adolf Eichmann est reconnu coupable de tous les chefs d'inculpation par, exceptionnellement trois juges, au lieu d'un jury, comme le stipule la loi israélienne.

Les témoins

Au cours du procès Eichmann, 110 témoins sont appelés à la barre afin de définir le rôle d' Adolf Eichmann dans l'extermination de millions de Juifs . Les témoins sont variés. En effet, d'abord il y a les témoins directs , des victimes , comme Nachum HOCH qui a échappé de peu à la chambre à gaz. Des témoins indirects sont aussi présents comme Georges WELLERS dont le témoignage apparaît lors de la trente troisième session. Maître de recherches au CNRS et à la Sorbonne né à Koslov (Russie), arrivé en France en 1929, citoyen français depuis 1938, en 1939 il s'engage dans l'armée. Il revient alors à Paris et reprend son travail au laboratoire de physiologie. Il témoigne d'une première rafle en mai 1941 où sont arrêtés, après convocation, les hommes adultes et de nationalité étrangère qui sont emmenés à Beaune et Pithiviers. Deuxième rafle le 20 août 1941 à Paris (11e) : 4 000 arrestations à domicile avec transfert à Drancy. Il est arrêté le 12 décembre 1941, chez lui, par un simple policier allemand puis regroupé avec 750 prisonniers intellectuels et/ou connus. Ils sont tous emmenés à Compiègne, officiellement appelé Frontstalag

122, un camp gardé par la Wehrmacht et divisé en trois parties : un camp pour les Russes arrêtés en juin 1941 (juifs ou non, soviétiques ou immigrés), un autre pour les politiques français et le dernier dont ils furent les premiers occupants, pour les Juifs. Dans les deux autres camps, il est possible d'envoyer et de recevoir du courrier, de recevoir des colis voire même d'avoir des visites.

Il témoigne par la suite des nombreuses rafles qui ont lieu dans les années qui suivent. Il décrit précisément le fonctionnement du camp de Drancy, les équipes de déportés chargées du « bon » fonctionnement du camp, les principaux gérants du camp qui sont Dannecker puis Roethke puis Brunner qui font régner la terreur avec les SS tels que Brueckler ou Wiesel.

Il témoigne aussi de sa déportation à Auschwitz le 30 juin 1944, ils étaient 70 à 80 par wagon. Seul le premier train parti de France était un train de voyageurs. Il y avait 20 à 25 wagons par train. Sur son convoi : seuls quatre ou cinq survivants.

En somme Eichmann après plusieurs années de cavale et plusieurs usurpations d'identité, rend compte de ses actes devant la justice. Son cas d'accusé n'est pas isolé, il y a plusieurs dirigeants nazis jugés et condamnés aux procès de Nuremberg . Mais le procès Eichmann permet de dégager la spécificité de la Shoah, de faire témoigner des survivants juifs et donc c'est le début de l'affirmation de la mémoire juive.

Le devoir de mémoire Les thèses négationnistes et la réponse à ces thèses

Origines de la notion de négationnisme

L'antisionisme

L'antisionisme (ou anti-sionisme) désigne l'opposition au sionisme et par extension, l'hostilité à la création puis au maintien de l'État d'Israël en tant qu'État juif pour diverses raisons, tant idéologiques que politiques, morales ou religieuses. L'antisionisme peut également désigner l'opposition à la politique d'Israël par ceux qui la considèrent colonialiste.

L'antisionisme s'oppose à l'idéologie politique qui affirme un droit à l'établissement d'un tel État juif et aux conséquences de cette idéologie dans les conflits du Proche-Orient. L'antisionisme apparaît en réaction au mouvement sioniste lui-même, apparu à la fin du XIXe siècle. L'affrontement sur cette terre du mouvement national juif moderne à la partie arabo-palestinienne remonte aux années 1880. Outre l'antisionisme dans les pays arabes, l'antisionisme existe également dans les pays européens.

Pour plusieurs auteurs, dont le philosophe Vladimir Jankélévitch et le politologue Pierre-André Taguieff, l'antisionisme est une forme déguisée d'antisémitisme. Cette assimilation suscite controverse et polémique. En effet, d'autres auteurs la dénoncent comme un moyen de délégitimer par avance toute critique adressée à l'État d'Israël.

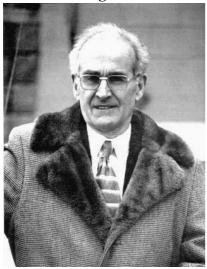
L'antisémitisme

L'antisémitisme (originellement écrit anti-sémitisme) est le nom donné à la discrimination, l'hostilité ou les préjugés à l'encontre des Juifs.

Les manifestations de l'antisémitisme peuvent aller de la haine personnelle à des persécutions populaires et violentes ou idéologiques et institutionnalisées. Outre les pogroms localisés, il y a des formes de grande ampleur, à l'échelle d'un pays comme l'édit d'expulsion des Juifs d'Angleterre en 1290, l'Inquisition espagnole et l'éviction des Juifs d'Espagne en 1492. Il y en a aussi à l'échelle d'un continent, lors de la Seconde Guerre mondiale, où la Solution finale d'Adolf Hitler à la «question juive» en Europe, cause la mort de quelque 6 millions de personnes désignées comme juives.

En dépit de l'étymologie du terme qui suggère que l'antisémitisme est dirigé contre tous les peuples sémites, Juifs et Arabes, en pratique il est utilisé pour faire référence à l'hostilité envers les Juifs comme groupe «religieux», «racial» ou «ethnique».

Des acteurs du négationnisme



Robert Faurisson

Universitaire, spécialiste de littérature française, docteur d'État, maître de conférences à Lyon.. Ayant découvert Rassinier, R.Faurisson mène dans les années 1970 une "enquête" personnelle sur les chambres à gaz et conclut à leur non-existence. La presse fait connaître ses thèses en novembre 1978 (*Le Matin, Libération*). *Le Monde* publie le 19 et 30 décembre 1978 un dossier qui s'ouvre sur un texte de Robert Faurisson « des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz » auquel répondent plusieurs historiens. Les enseignements de R. Faurisson sont suspendus et il est mis à la disposition du Centre National de Téléenseignement en mai 1979. Vont alors suivre une polémiques et des procès en série. Un an plus tard, Robert Faurisson publie *Mémoire en défense contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire* puis il répond à Pierre Vidal-Naquet en 1982.

Robert Faurisson est condamné à Paris en juillet 1981 pour diffamation raciale, pour la phrase prononcée à Europe 1 le 16 décembre 1980 qui, dit-il, résume toute sa pensée: « Les prétendues chambres à gaz hitlériennes et le prétendu génocide des Juifs forment un seul et même mensonge historique qui a permis une gigantesque escroquerie politico-financière, dont les principaux bénéficiaires sont l'État d'Israël et le sionisme international, et dont les principales victimes sont le peuple allemand - mais non pas ses dirigeants- et le peuple palestinien tout entier ».

Le révisionnisme de Robert Faurisson consiste essentiellement à nier l'existence de chambres à gaz homicides, en déclarant n'avoir pas trouvé « le moindre commencement de preuve » de leur existence, et en affirmant accessoirement qu'« Hitler n'a jamais ordonné ni admis que quiconque fût tué en raison de sa race et de sa religion. Je ne cherche ni à outrager, ni à réhabiliter personne. »

Paul Rassinier, du pacifisme au négationnisme



Le fait est que les prémices du négationnisme apparaissent chez Rassinier alors qu'il est encore inscrit dans un univers politique fort éloigné de celui de l'extrême-droite. Fils d'un petit paysan du Territoire de Belfort, l'instituteur Rassinier milite activement au Parti communiste de 1923 à 1932, puis, à partir de 1934, au parti socialiste S.F.I.O. « Munichois » acharné, de la tendance de Paul Faure opposée à celle de Léon Blum, il manifeste son adhésion au pacifisme intégral dans ses éditoriaux pour l'hebdomadaire socialiste belfortain qu'il dirige jusqu'à la guerre. Le 7 mars 1942, dans *Le Rouge et le Bleu*, un mensuel collaborationniste publié par l'ancien socialiste Charles Spinasse, il écrit encore que « des millions de Français se sont trouvés jetés dans l'absurde guerre de 1939 par fidélité à l'esprit de parti ou par discipline de parti ». En 1943, il contribue néanmoins à la parution du premier numéro d'un journal clandestin conçu par des étudiants parisiens en même temps qu'il fait partie d'un groupe de résistants belfortains au sein du mouvement Libération-Nord.

Mais, décidément pacifiste, il s'y montre constamment hostile à toute action armée. Arrêté en novembre 1943, il est déporté au début de l'année suivante en Allemagne, où, après le camp de concentration de Buchenwald, il passe treize mois, jusqu'à la Libération, dans celui de Dora. Il rentre à Belfort en juin 1945. Souffrant des séquelles de son arrestation et de sa déportation, il est bientôt mis à la retraite anticipée. Malgré son état de santé, il reprend aussitôt son activité politique et militante. Nommé député en août 1946 lorsque le secrétaire de la fédération socialiste S.F.I.O. du Territoire de Belfort, dont il est l'adjoint, démissionne en sa faveur, il est battu deux mois plus tard par une alliance locale que le maire radical de Belfort noue alors avec les communistes. Cette défaite survient dans l'existence de Rassinier alors même que, pour la première fois de sa longue vie de militant politique, il détient enfin un mandat électif, une reconnaissance, une légitimité. Or c'est de ce cuisant échec de l'automne de 1946 que datent ses premières manifestations publiques d'antisémitisme, à l'encontre de Pierre Dreyfus-Schmidt, son adversaire radical, dans les éditoriaux amers et violents qu'il publie en première page de l'organe local de la S.F.I.O., dont il est le rédacteur en chef. À peine quelques mois après cet échec, Rassinier quitte, en 1947, le Territoire de Belfort . Durant le dernier tiers de son existence, il vit successivement à Mâcon, à Nice et à Asnières, dans la banlieue parisienne et se consacre essentiellement à l'écriture, notamment de livres de dénonciations qui font de lui, après sa mort en 1967, le père fondateur revendiqué par les négationnistes. Dès son premier ouvrage, Passage de la ligne, paru en 1949, il dédouane largement les nazis des atrocités commises dans les camps de concentration. Pour le deuxième, Le Mensonge d'Ulysse, publié l'année suivante, il demande à un pamphlétaire d'extrême-droite, Albert Paraz, d'écrire une préface, dans laquelle des déportés sont notamment dénoncés comme de « très basses fripouilles » ce qui vaut à Rassinier d'être exclu de la S.F.I.O. en 1951. Deux ans plus tard, il adhère à la Fédération anarchiste. La petite réputation de spécialiste des questions économiques qu'il acquiert dans le milieu libertaire et pacifiste à travers ses publications et conférences, n'est pas remise en cause lorsque plusieurs de ses articles, à partir du bref passage au pouvoir de Pierre Mendès-France en 1954, sont exclusivement consacrés à la dénonciation nominale de M. René Mayer (alias Rothschild) et d'autres banquiers juifs. Le pamphlet sur le même thème qu'il publie en 1955 sous le titre Le Parlement aux mains des banques, toujours dans un bulletin anarchiste, n'est en fait que la copie résumée d'un ouvrage paru quatre mois plus tôt, Les Financiers qui mènent le monde, d'Henry Coston (1910-2001), l'un des auteurs antisémites les plus prolifiques de l'extrêmedroite française depuis les années 1930. Également éditeur, ce dernier diffuse d'ailleurs dès cette année 1955, une réédition du Mensonge d'Ulysse, dont une traduction allemande paraît, quelques années plus tard, dans la maison d'édition de l'ancien SS Karl-Heinz Priester. En 1962, Maurice Bardèche devient, à son tour, l'éditeur de Rassinier pour un premier livre, Le Véritable Procès Eichmann ou les Vainqueurs incorrigibles, où le génocide des Juifs est présenté comme « la plus tragique et la plus macabre imposture de tous les temps » et dans lequel Rassinier, poursuivant une dérive déjà bien entamée vers les hommes et les idées d'extrême-droite, parle des « admirables livres » de Bardèche sur Nuremberg et de leur « rare objectivité ». Le deuxième ouvrage de Rassinier publié par Bardèche, en 1964, s'intitule Le Drame des juifs européens, drame qui est, selon son auteur, « non pas que six millions d'entre eux ont été exterminés comme ils le prétendent mais seulement dans le fait qu'ils l'ont prétendu ». Paru en 1967, le tout dernier livre de Rassinier, Les Responsables de la Seconde Guerre mondiale, décrit de manière obsessionnelle les menées d'un « judaïsme mondial » tirant les ficelles de tous les « bellicistes » - Roosevelt, Churchill, les socialistes français tandis que seul Hitler s'efforçait de sauver la paix. Cette dénonciation ultime de Rassinier paraît chez l'éditeur Fernand Sorlot, qui s'était fait connaître dès 1934 en publiant une traduction française de Mein Kampf. Il avait été condamné à vingt ans d'indignité nationale pour avoir publié sous l'Occupation les Appels aux Français du maréchal Pétain, des livres tels que L'Allemagne nouvelle et, en 1942, L'Enjeu de la guerre : les juifs, titre auquel Les Responsables de la Seconde Guerre mondiale du « socialiste » Rassinier, ainsi qu'il se qualifie encore lui-même dans cet ouvrage, feront comme un écho, vingt-cinq ans plus tard, chez le même éditeur.

La Réponse aux thèses négationnistes Pierre Vidal-Naquet



Intellectuel engagé de gauche, Pierre Vidal-Naquet est un ancien élève du lycée Henry-IV où il étudie l'histoire, parcours qu'il partage avec le négationniste Robert Faurisson. Il étudie en plus de l'histoire contemporaine et de l'histoire juive, la Grèce antique avec Jean-Pierre Vernant, professeur spécialisé dans l'enseignement des mythes grecs qui compte parmi les héros de la Résistance. Il publie en 1995 *Les Assassins de la mémoire* où il expose clairement la doctrine négationniste et rend compte des erreurs de raisonnement. En effet, dans cet ouvrage Pierre Vidal-Naquet propose une réponse (en précisant qu'il ne veut pas instaurer le dialogue avec les négationnistes) qui met en évidence le manque de rigueur des arguments négationnistes.

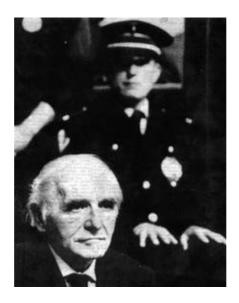
En juillet 2003, il participe à l'appel «Une autre voix juive», qui regroupe des personnalités juives solidaires du peuple palestinien, en estimant que le premier Ministre israélien «spécule sur la sensibilité légitime des citoyens juifs au fait israélien pour les détourner des valeurs de la citoyenneté au bénéfice d'une idéologie nationaliste et d'un racisme anti-arabe».

Dans Les Assassins de la mémoire, il décrit le négationnisme comme un mélange de « nationalisme allemand, néo-nazisme, anticommunisme, antisionisme, antisémitisme. »

Le Projet Aladin

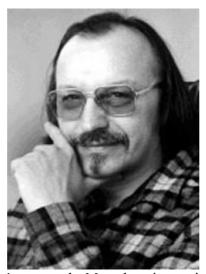
Le Projet Aladin est une fondation pour la Mémoire de la Shoah. Elle a pour but de développer la recherche sur les persécutions antisémites et la Shoah, et de soutenir les recherches des spécialistes français et étrangers. Elle concourt à mieux faire connaître les travaux de l'école historique française au plan international. Ainsi, elle a pour objectif de soutenir et créer des structures pérennes de recherche et de formation: instituts, chaires, écoles doctorales, réseaux de recherche et de formation nationaux et internationaux, en synergie avec les institutions françaises, européennes et internationales concernées. Finalement, c'est dans un devoir de transmission des mémoires qu'elle investit dans des recherches approfondies.

Procès Barbie



Ce procès (1987) est en autre, ne réponse au négationnisme

Didier Daeninckx



Rencontre le 04/03/2010 au Lycée à propos de *Missak* mais aussi de son combat contre le négationnisme.

Didier Daeninckx, né le 27 avril 1949 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) est un écrivain français, auteur de romans noirs, de nouvelles et d'essais. Issu d'une famille modeste, Didier Daeninckx prend résolument le parti d'orienter son œuvre vers une critique sociale et politique au travers de laquelle il aborde certains dossiers du moment (la politique des charters, le révisionnisme, etc...) et d'autres d'un passé parfois « oublié » (le massacre des Algériens à Paris le 17 octobre 1961). Cette enquête historique le conduit parfois à quitter le domaine policier pour un réalisme social que souligne la sobriété de son style. Il cite les nombreuses opportunités qui lui ont permis de mener à bien ses œuvres. L'écrivain fait preuve d'une grande objectivité dans son discours et garde une profonde humilité dans sa lutte contre le négationnisme.

Le procès de Klaus Barbie

Le procès de Klaus Barbie répond à différents objectifs. Il a pour but de juger un homme pour les faits qu'il a commis, et à travers lui, c'est aussi l'occasion de faire œuvre de mémoire, d'ouvrir l'une des pages les plus noires de l'humanité. Le procès Barbie est historique, c'est la première fois qu'un homme est jugé en France pour crimes contre l'humanité.

Biographie

Barbie est né à Bad Godesberg le 25 Octobre 1913. Il obtient son bac en 1933 et adhère aux jeunesses hitlériennes. En 1935, il est admis à la SS. En 1937, il rejoint le NSDAP, Parti National-Socialiste des Travailleurs Allemands.

En 1940, il est nommé sous-lieutenant SS, puis lieutenant SS. En 1944, il devient capitaine SS, suite à son « talent » pour le renseignement et la recherche des criminels.

En 1942, à Dijon, il prend la commandement de la section IV (lutte contre les résistants, les communistes, les Juifs...).En Février 1943, il devient le chef de la Gestapo de Lyon. Sous ses ordres sont exécutés et torturés de nombreux résistants. Il exécute également beaucoup d'otages et déporte des milliers de Juifs à Drancy, avant de les transférer à Auschwitz. Il est surnommé "Le boucher de Lyon". Durant le premier semestre de l'année 1944, Barbie dirige également le commando de la Sipo-SD.

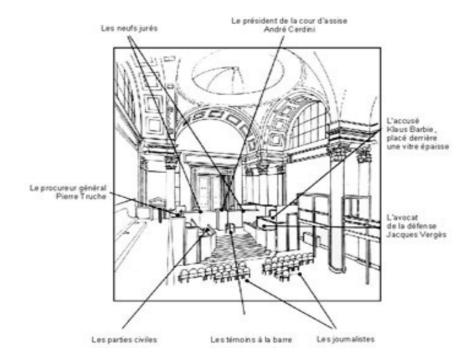
Après la guerre, Barbie est considéré comme un criminel et est traqué. Il se fait une nouvelle vie en tant que trafiquant au marché noir, sous un faux nom. Arrêté par les Américains puis les Britanniques, il s'évade. En 1947, il est employé par les service secrets américains qui sont particulièrement intéressés par son expérience contre les résistants. Ils l'utilisent, avec d'autres nazis, pour la lutte anticommuniste. En 1948, La France demande aux Américains de leur livrer Klaus Barbie. Ceux-ci refusent, prétextant que son aide est précieuse au moment de la Guerre froide, que la France recherche plus la vengeance que la justice, et qu'elle n'est plus digne de confiance parce qu'elle est submergée par les communistes. En 1957, Barbier s'installe en Bolivie sous un faux nom, puis dirige une grande exploitation de bois. En 1972, Beate et Serge Klarsfeld retrouvent sa piste. En janvier, TF1 diffuse pour la première fois une interview de Klaus Altmann. Ladislas de Hoyos qui a réalisé un exploit : localiser l'homme et arracher aux autorités boliviennes la permission de le voir pendant cinq minutes à la prison Saint-Pierre à La Paz où il est enfermé pour une dette non payée.

Le procès

Suite à l'arrivée du Parti socialiste au pouvoir en 1981, et après une importante aide au développement accordée à la Bolivie, cette dernière expulse Klaus Barbie vers la France en février 1983 avec, comme motif, le fait d'avoir obtenu la nationalité bolivienne sous un faux nom.

Klaus Barbie est emprisonné et ce, durant toute l'information judiciaire qui dure 4 ans. Pendant sa détention à Lyon, l'instruction est menée par le juge Riss. Le chef d'accusation de « crimes de guerre » est écarté car Barbie a déjà été jugé pour ce motif en 1954 et condamné à mort par contumace. Il est donc jugé pour « crimes contre l'humanité ».

Son procès débute le 11 mai 1987 au Palais de justice de Lyon, ville où il avait sévi quelques années auparavant. La salle d'audience est « relookée » pour l'audience. En effet, Greilsamer Laurent, journaliste pour *Le Monde* précise que Barbie est « sur un podium situé à 1m76 du sol », et qu'une « simple paroi vitrée à l'épreuve des balles assure sa protection », ses victimes sont plus bas, ce qui les oblige à lever la tête pour le voir.



Barbie ne participe pas à toute la durée de son procès. En effet, il dit le 13 mai 1987 qu'il se « considère ici comme un otage et non comme un détenu...Je n'ai donc pas l'intention de paraître devant ce tribunal. Je vous demande, Monsieur le président, de me faire reconduire à la prison Saint-Joseph. ». Il n'est donc présent que lorsque le Procureur, Monsieur Truche, décide de le confronter aux témoins ou aux parties civiles.

Les acteurs du procès

Il y a tout d'abord l'accusé, Klaus Barbie et son avocat, Jacques Vergès



L'accusation, est composée de 39 avocats représentant les parties civiles, dont Serge Klarsfeld.



Les journalistes sont plus de 900, venus du monde entier pour pouvoir filmer puis diffuser ce procès à la télévision. Les historiens, jugés les plus aptes à rappeler le contexte de l'époque, sont présents Le procès se termine le 3 juillet 1987 et Klaus Barbie est condamné à la prison à perpétuité pour crimes contre l'humanité pour:

- -La rafle de l'Union Générale des Israélites de France du 9 février 1943
- -La rafle des enfants d'Izieu du 6 avril 1944, avec pour preuve un télex envoyé par Barbie à Paris
- -Le dernier convoi partant de Lyon vers Auschwitz du 11 août 1944

Attentes et émotions suscitées par le procès

- « Les 40 années d'attente ont participé à la tension qui aura lieu autour du procès. »
- *Tout d'abord l'accompagnement très médiatisé du procès ne peut qu'accentuer les tensions déjà existantes.
- *On trouve également une certaine injonction à partager l'émotion des victimes avec la notion de « devoir de mémoire ».
- *De plus, le fait que ce procès s'inscrive dans la continuité du procès Eichmann par sa construction, sa méthode. Cette continuité de la mémoire permet à de nombreuses victimes de se constituer une nouvelle identité juive ou non.
- *Selon Annette Wievorka, historienne française spécialiste de la Shoah et de l'histoire des Juifs, ce procès ouvre également une nouvelle ère, « l'ère du témoin ».On ne sait alors plus si c'est pour l'Histoire ou pour la mémoire que Barbie est jugé.

Le procès de Klaus Barbie soulève plusieurs émotions, tant avant que pendant le procès.

Il y a tout d'abord la satisfaction de savoir Barbie revenu en France et de savoir que les victimes verront peut-être leurs plaintes couronnées de succès.

Il y a ensuite un sentiment de peur lorsque Barbie choisit Jacques Vergès comme avocat, le ton du procès de la résistance est donné. Cette peur est la peur de voir l'histoire officielle de le résistance remise en cause, « peur que l'accusé ne devienne accusateur ».

Vient ensuite un sentiment d'indignation due à l'absence de Barbie lors des audiences.

Suit « l'ennui » dû au passage des historiens qui relatent les idéologies nazies, mais dont les discours ne peuvent créer autant d'émotion que celle suscitée par les victimes.

Ce procès se termine sur une note de soulagemen, due à l'annonce du verdict après plus de 3 mois de procès.

Ce sont les témoignages qui donnent un sens à ce procès, une raison d'être, ce sont ces

témoignages qui ont fourni les principales émotions et qui érigent ce procès en un véritable moment d'émotion. En effet, à la question quel est l'essentiel du procès Barbie? Emmanuel Levinas répond «ce sera d'entendre dans ces témoignages, dans le rappel des faits et dans toute cette souffrance humaine devenue discours, textes, autre chose que des faits historiques vrais, les témoignages, qui resteront comme l'essence et la raison d'être de ce procès.»

Monsieur Jules Fainzang

Petite biographie

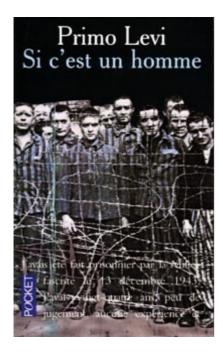
Jules. Fainzang est né à Varsovie en 1922, il a trois ans lorsque ses parents quittent la Pologne pour émigrer en Palestine. La famille revient en Europe et s'installe à Anvers. Lors de l'offensive allemande de mai 1940, les Fainzang trouvent refuge dans le Tarn-et-Garonne. Alors que le département se trouve en zone non-occupée, Jules, son père et son petit-frère Joseph sont arrêtés par des gendarmes français en mars 1942, et internés au camp de Sept-Fonds. De 1942 à 1945, il travaille dans cinq usines. Jules est libéré par l'armée américaine le 13 avril 1945. Il est l'un des huit survivants du convoi n° 25, parti de Drancy 32 mois auparavant avec 1000 personnes. Il a écrit un livre où il témoigne *Mémoire de déportation*.

La rencontre

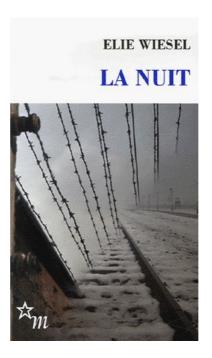
Nous avons rencontré J. Fainzang, le 18 décembre 2009 à Paris lors d'une visite au Mémorial de la Shoah. Nous avons eu l'honneur, de voir « en chair et en os » un déporté survivant. J. Fainzang a été à notre écoute et a répondu à nos questions avec beaucoup de passion, d'émotion et de rigueur. Nous pouvions alors constater avec quelle rigueur et réflexion il choisissait ses mots pour nous transmettre son expérience afin que ce qu'il dise soit le plus juste possible et le plus compréhensible. Je pense que c'est important pour cet homme et pour tous les autres qui ont vécu ces années douloureuses d'exprimer leur passé même si certains ont décidé de se taire à tout jamais. Autrefois ils ont lutté pour survivre perdant même quelquefois toute humanité et solidarité et aujourd'hui ils luttent encore afin que les générations à venir ne subissent pas cette atrocité. Nous sommes dès à présent chargés d'une mission : participer au DEVOIR DE MEMOIRE. Nous avons le devoir de communiquer ce que nous avons appris, ce que nous avons entendu afin que l'on oublie pas ce qui s'est passé et pour la mémoire des morts. Je vais donc vous faire partager ce que j'ai retenu de cette rencontre. Comme tous les Français, J. Fainzang pensait qu'il allait travailler dans les camps en Allemagne lorsque la police française est venue le chercher. Malheureusement, il s'est vite aperçu en arrivant à Auschwitz qu'il s'était trompé. Nous avons eu beaucoup d'informations sur le déroulement du voyage en train jusqu'à Auschwitz. Il fallait 1000 personnes pour remplir un convoi. Dans les wagons, on ne trouvait qu'un seau pour les besoins et un seau d'eau. Tous les déportés étaient collés, serrés et debout. Les plus vieux et plus fragiles étaient les premiers à tomber puis à être étouffés par les autres détenus. J. Fainzang est resté trois jours et trois nuits sans boire et sans manger. Il a vécu trois jours de fatigue, de faim, de chaleur, de manque d'hygiène entendant les cris et pleurs de chaque homme et femme. Sur 1000 hommes, seuls 71 hommes sont sortis des wagons pour travailler dans les camps. Les autres sont morts pendant le trajet ou les hommes (-18 ans +45ans) les femmes et enfants ont été gazés. A l'arrivée, J. Fainzang a tout de suite compris qu'il fallait ne rien dire et obéir. En effet, s'ils enfreignaient les règles ils étaient frappés ou pendus. J. Fainzang a été transporté pour travailler dans une forêt et a été conduit sur une place, il nous a raconté qu'il n'a pas bougé jusqu'au soir de peur qu'on ne le tue s'il bougeait. Lorsque les plus anciens sont arrivés, lui et les autres n'ont pas reçu l'accueil le soutien qu'il espérait des anciens. Il a pu ce premier jour se laver et boire. Heureusement il parlait l'allemand et le yiddish. De ce fait, il a pu dialoguer avec d'autres personnes. C'est là qu'il a su que l'on gazait les Juifs. La nuit, les détenus dormaient deux par couches, et les lits étaient superposés par trois. J. Fainzang nous a raconté que les nazis ont inculqué la peur, l'humiliation. Ils voulaient vivre mais tous pensaient qu'ils ne vivraient pas jusqu'au soir. Mais si je devais retenir quelque chose de cette rencontre c'est l'émotion et la colère éprouvées par cet homme lorsqu'il nous expliquait que les femmes étaient envoyées au froid pou poser des rails afin d'amener plus de déportés. Jules Fainzang nous a confié que parfois il a peur que certaines choses nous conduisent à nouveau à cette attitude.

La Littérature de témoignage

Deux œuvres de témoignage:



Primo Levi est déporté en février 1944 à Auschwitz. Il est libéré le 27 janvier 1945 par l'armée rouge.



Elie Wiesel est déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz et à Buchenwald

Le processus de déshumanisation

Longtemps après l'ouverture des camps de concentration, ce qui s'y est passé, est resté un sujet tabou. Néanmoins, les rares survivants ont éprouvé un besoin de témoigner. Que ce soit avant tout pour se libérer des affres de cette période ou dans le but d'éviter un nouveau génocide, les anciens prisonniers ont commencé à témoigner, le plus souvent à travers un livre.

Cependant, peu importe le prisonnier ou le parcours de celui-ci durant la Shoah, le processus de déshumanisation mis en place par les nazis est commun à tous. La déshumanisation commence avant même l'arrivée au camp et elle se poursuit en se composant d'une déchéance physique mais également psychologique.

Le voyage jusqu'au camp

Le processus de déshumanisation mis en place par les nazis, débute dès le voyage menant les prisonniers au camp. Dans La Nuit, nous pouvons voir qu'Elie et tous les autres Juifs concernés, vivent dans un lieu d'habitation de plus en plus restreint. Avant l'arrivée des forces de l'ordre, toute la population juive vit dans la ville aux côtés des autres. Néanmoins, ils sont très vite regroupés et mis à l'écart dans un grand ghetto. Plus tard, Elie et les autres Juifs sont dirigés dans un petit ghetto, brimant encore plus leur liberté de se déplacer. Nous voyons qu'avant même le départ pour le camp d'Auschwitz, les Juifs sont mis à l'écart et enfermés, bafouant ainsi leurs droits. C'est le début de la fin de leur vie privée. Ils apprennent à vivre plus ou moins collectivement même si toute la population du ghetto dort encore dans des appartements. Cet enfermement où tous se côtoient de plus en plus jusqu'à empiéter sur l'intimité de l'autre, s'accentue lors du départ pour le camp. En effet, les prisonniers sont parqués dans des compartiments de train où il y a jusqu'à cent personnes par wagon. Primo Levi indique cela à la page 15 de son livre en disant: « Il y avait douze wagons pour six cent cinquante personnes. Dans le mien nous n'étions que quarante-cinq mais parce que le wagon était petit. » Ces chiffres donnent une indication sur l'entassement des Juifs dans les wagons jusqu'au camp de concentration. À partir de ce moment là, les Juifs n'ont plus aucun instant de solitude. Une fois arrivés dans le camp, ils sont répartis dans les différents dortoirs où ils s'entassent dans des couchettes. Le processus de déshumanisation passe donc par une perte progressive de liberté avant même l'arrivée au camp.

La dégradation physique

Dans l'œuvre de Primo Levi, à savoir *Si c'est un homme*, celui-ci explique en détails ce que les déportés commencent à ressentir et à subir physiquement à cause des conditions exécrables dans lesquelles ils sont. En effet, il parle d'une *«déshumanisation»*, dans le chapitre 3, il cite le manque important voire même terrible de nourriture dans le camp ce qui amène les victimes du camp de concentration à devenir constamment malades, à maigrir jusqu'à n'avoir que la peau sur les os, ce qui est en partie la cause du décès de certains déportés, ne supportant plus le manque vital de nourriture que leur organisme subit. On parle aussi de déshumanisation dans ce cas car à cause de la dénutrition, Ils maigrissent jusqu'à perdre une masse corporelle importante et ont alors un visage creux, marqué par la misère, et la peau sur les os, les rendant encore plus fragiles.

De plus, dans ce chapitre, Levi cite le manque de sommeil qui vient s'ajouter à la dénutrition, à cause des conditions difficiles et horribles du camp, à savoir le froid, le manque absolu de confort, et la souffrance morale due à la peur de mourir, le subconscient en est terriblement affecté, ce qui entraîne un épuisement sans fin du corps jusqu'à marquer le visage des déportés.

Dans le chapitre 4, Primo Levi met en évidence les conditions insupportables des travaux forcés imposés par les SS, ces travaux rendant ces pauvres hommes totalement esclaves, soumis par leur peur et leur instinct de survie. Ainsi, ils sont obligés de rester debout constamment durant des heures, d'adopter des positions difficiles pour effectuer leur tâche. Nous pouvons le constater lorsque Levi, dans son œuvre parle de dos « *voûté* » et des déportés « *hébétés de fatigue* ».

Primo Levi insiste sur un autre point concernant la dégradation physique : dans le chapitre 2, il s'agit des conditions vestimentaires totalement inadaptées au climat, notamment en citant une obligation des victimes de se faire raser la tête, comme il l'indique: « *Quelle drôle de tête on a sans cheveux* », « *nous sommes nus* » ainsi qu'un « *vent glacial* » appuyant le fait que le froid est l'élément majeur caractérisant l'épuisement constant et exécrable chez les déportés.

Dans La Nuit_d'Elie Wiesel, il est question des horaires des travaux forcés dans les camps de

concentration qui varient. En hiver, les victimes des nazis travaillent de 8 h jusqu'à 16 h et en été, de 8 h jusqu'à 18 h. Sans doute les nazis souhaitent les épuiser sans pour autant les tuer, pour stabiliser au maximum leur état tout en les faisant souffrir, de sorte qu'ils puissent toujours servir de main-d'œuvre. De plus, ces conditions épouvantables affectent les rapports entre les déportés, d'où les conflits lorsque les nazis leur apportent le minimum de nourriture possible (du pain et de la soupe) ainsi que des vêtements (pyjama froissé, déchiré) ce qui rend les rapports entre déportés très conflictuels, voire même inhumains.

La dégradation psychologique Être lucide sur sa condition

Le désir des nazis de détruire les prisonniers des camps est autant physique que psychologique. Ils ne veulent plus que les Juifs soient traités comme des êtres-humains à part entière et ils les traitent pour faire en sorte qu'ils soient comparables à des animaux. En outre, les nazis veulent que les Juifs aient eux-mêmes conscience de ne plus être des hommes. Dès le début des deux œuvres, les auteurs éprouvent le sentiment que les dirigeants du camp veulent qu'ils ressentent: l'impression de ne plus être un homme. Du jour au lendemain, les prisonniers passent du statut d'être humain à celui d'esclave et d'animal. Les SS parlent d'eux en tant que pièces (« Wieviel Stück? P.15», les réduisant à du bétail. Primo Levi parle «d'un sommeil d'esclave». Ainsi Primo Levi et Elie Wiesel ont conscience de cela et relatent ce sentiment tout au long de leurs témoignages. Ils sont très lucides et adoptent involontairement le même mode de pensée que leurs tortionnaires. Le processus de déshumanisation passe donc par cette destruction psychologique de la part des nazis qui poussent les Juifs et tous les autres prisonniers à se considérer comme inférieurs aux êtres-humains. Le tatouage est également un signe qui nuit à leur liberté physique mais également psychologique. Il est impossible que les individus qui se font tatouer ne se comparent pas à cet instant à des animaux ou à une marchandise. Primo Levi dit « Mon nom est 174 517. » (p.27) Nous pouvons voir cela à travers le comportement des deux hommes durant leur emprisonnement. Ils oublient beaucoup de sentiments humains pour se concentrer uniquement sur des besoins essentiels: manger, boire, se laver, se réchauffer et dormir. Primo Levi dit au début de son livre: « Nous avons appris la valeur de la nourriture; nous aussi maintenant nous raclons soigneusement le fond de notre gamelle de soupe, et nous la tenons sous notre menton quand nous mangeons notre pain, pour ne pas en perdre une miette » et Elie Wiesel dit (p.196) « Je ne pensais plus à mon père, ni à ma mère. De temps à autre, il m'arrivait de rêver. D'un peu de soupe. D'un supplément de soupe.». Cela nous permet de nous apercevoir que les prisonniers deviennent obsédés par ces quelques besoins et oublient tout ce qui touche à l'être humain. Survivre devient donc une obsession au détriment des relations humaines. Nous voyons cela dans *La Nuit* lorsque le responsable du block dit à Elie Wiesel: « N'oublie pas que tu es dans un camp de concentration. Ici, chacun doit lutter pour lui-même et ne pas penser aux autres.». Les liens humains aussi forts que ceux d'un père et d'un fils survivent difficilement à l'enfer des camps de concentration. La peur est certes un sentiment prédominant, ce qui leur donne un semblant d'humanité. En effet, les prisonniers craignent les SS et tous les supérieurs mais ils ont également peur de leurs camarades. Dirigés par la seule pensée d'avoir une ration de plus, les prisonniers n'hésitent pas à se voler les uns les autres. La dégradation psychologique passe donc par le sentiment d'être traité comme un animal et d'en être lucide.

La honte

Les auteurs de ces livres ressentent également une honte écrasante qui apparaît surtout après leur libération. Toutefois, Elie Wiesel met en avant une honte qu'il ressent durant son emprisonnement vis à vis de ses pensées par rapport à son père. L'épuisement est tel qu'il finit par souhaiter la mort de son père au camp de Buchenwald: « Pourvu que je ne le trouve pas! Si je pouvais être débarrassé de ce poids mort, de façon à pouvoir lutter de toutes mes forces pour ma propre survie, à ne plus m'occuper que de moi-même. Aussitôt, j'eus honte, honte pour la vie, de moi-même. »

(p.186) Encore une fois, l'obsession de survivre, de ne penser qu'à sa propre survie pousse l'homme à souhaiter du mal aux autres pour survivre lui-même. E. Wiesel montre là que l'homme redevient bestial dans une telle situation. Il exprime également la honte de faire preuve d'inhumanité en se rappelant sa pensée après qu'un autre homme s'est fait battre à sa place: « Aujourd'hui, cela n'éveille en moi aucune émotion particulière. » Leur situation est tellement désespérée que les prisonniers n'ont plus conscience de l'horreur de leurs pensées. La honte qui est pourtant la plus ressentie par les prisonniers c'est celle d'avoir survécu. En effet, ils se sentent honteux d'avoir survécu alors que des milliers d'hommes semblables à eux sont morts. Ils ne comprennent pas pourquoi eux ils ont survécu, résisté à cette période et pas les autres. Primo Levi exprime cela très clairement. Il se sent honteux d'avoir survécu et pense que ce sont les meilleurs hommes qui sont morts.

Par conséquent, nous pouvons voir que le processus de déshumanisation attaque les Juifs sur tous les plans et d'une manière radicale. Aucun prisonnier ne peut résister ou espérer échapper à cet engrenage destiné à les réduire à moins que des animaux.

Toutefois si après la libération des camps, il est possible que les prisonniers réapprennent à vivre d'une manière normale en palliant ainsi à leur défaillance physique, il est impossible pour eux d'oublier la pression psychologique de cette déshumanisation ce qui a d'ailleurs poussé Primo Levi à se suicider.

La déshumanisation peut être aussi perçue comme la perte de son humanité dans son rapport à soi mais aussi aux autres.

La perte de soi

La perte de soi commence par une destruction de l'individualité. On saisit aux déportés leurs objets personnels, leurs vêtements, leur montre et leurs chaussures. On leur a enlevé leur nom, symbole de leur identité pour les remplacer par des numéros. D'autre part, cette destruction passe aussi par le corps. Les détenus sont reconnaissables par leur ventre enflé, leurs membres desséchés, leur visage bouffi et creux, leur peau jaune ou grise. De plus, le manque d'hygiène peut être interprété comme une dépersonnalisation. Ils ne peuvent plus prendre soin d'eux, les femmes ne peuvent plus se maquiller ou même se coiffer. Elles sont rasées dès leur arrivée. On différencie à peine hommes et femmes.

La perte de l'humanité

Il est évident, que l'humanité est une partie intégrante de la nature humaine. L'humanité s'exprime tout d'abord par la solidarité. Nous savons tous qu'en tant de crise, les hommes se rapprochent, s'unissent pour survivre, s'entraident. Or ici, c'est différent. Si certains s'aident, la plupart joue la carte de l'individualisme. On ne pense pas à la survie des autres mais à la sienne. Les détenus sont des concurrents. On se bat pour manger. Lorsque quelqu'un meurt, on en profite pour se saisir de ses habits et chaussures. Lorsque un détenu est pendu, il n'y a aucune émotion « Je ne sais pas ce que j'en penserai demain et plus tard, aujourd'hui cela n'éveille en moi aucune émotion particulière » le fait d'être touché par la douleur et la mort d'un individu est l'un des sens humanité.

Les images de la déshumanisation

Primo Levi, dans *Si c''est un homme* utilise différentes métaphores pour montrer comment est un homme déshumanisé. Tout d'abord, les déportés sont assimilés à des esclaves « *immense troupeau d'esclaves* ». Ils n'ont aucun droit, même un condamné a droit à un certain respect. C'est dire à quel point les Juifs et autres déportés sont considérés comme des choses « *Wie Viel Stück* ? » (=Combien de pièces ?). P. Lévi parle de « *bonshommes de bois* ». Par ailleurs, on peut également assimiler les détenus à des morts vivants. Ils côtoient sans cesse la mort et ils vivent un enfer. Aussi, après quelques semaines à peine dans les camps de concentration, les corps de ces hommes et femmes

sont « une longue file de squelettes nus », nus de toute capacité, de conscience, de réflexion... Ils sont des fantômes « des spectres affamés ». Enfin, ces personnes sont rabaissées au niveau des animaux « bêtes fourbues ». Lorsque les SS, s'adressent au prisonniers « Wer hat noch zu fressen » (= Qui a mangé), c'est en utilisant le verbe fressen, qui s'emploie pour les animaux.

Dans un sens, le terme « inhumain » peut être attribué aux détenus dans la mesure, où l'on peut dire qu'ils ont perdu tous les éléments définis par la nature humaine. Cependant, Ils n'ont pas été cruels, ils ont juste essayé de vivre, survivre! Ceux qui sont inhumains, ce sont les SS, les chefs: Les nazis. Ils ont infligé des violences gratuites à des innocents par plaisir.

La mémoire de la Shoah est donc plurielle. Au départ, elle se confond avec la mémoire de la déportation pour s'affirmer en tant que telle à compter des années 1960. Les années 1970 correspondent à l'émergence du négationnisme qui entraîne à la fois une mobilisation des historiens pour faire « l'anatomie d'un mensonge » et de la communauté juive qui obtient la tenue de procès tels celui de K.Barbie, jugé pour crimes contre l'humanité. S'ouvre alors « l'ère des témoins » et d'une intense activité mémorielle car:

« Oublier les morts, serait les tuer une deuxième fois » ELIE WIESEL

Bibliographie

Le cinéma et la Shoah, un art à l'épreuve de la tragédie du 20e siècle, sous la direction de Jean-Michel Frodon. Nuit et Brouillard et l'invention d'un regard par Sylvie Lindeperg pp 85-109 Images référentes p 247-282. Essais Cahiers du cinéma, Paris, 2007

1961, Le procès Eichmann, d'Annette Wievioka, Complexe, Paris, 1989

Archives d'un Procès, Klaus Barbie, sous la direction de Bernard-Henri Levy, Le livre de poche, Paris, 1986

Barbie le procès de Pierre Mérindol, La manufacture, Lyon, 1987

Les assassins de la mémoire, « un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme de Pierre Vidal-Naquet, La Découverte, Paris, 2005

Si c'est un homme de Primo Levy, Paris, Presse Pocket, 1990

La Nuit d'Elie Wiesel, Les éditions de Minuit, Paris, 2007

Nazis dans le métro de Didier Daenicnkx, Baleine, 1996

Filmographie

Nuit et Brouillard d'Alain Resnais (1955)

Sitographie

Encyclopédie multimédia de la Shoah: http://memorial-wlc.recette.lbn.fr/fr/

Ina, Jalons pour l'histoire du temps présent: Les procès de Vichy

http://www.ina.fr/fresques/jalons/Html/PrincipaleAccueil.php

Le procès Klaus Barbie: http://www.cndp.fr/tice/teledoc/dossiers/Dossier-barbie.htm

La construction de la mémoire de la Shoah: les cas français et israélien de Nicolas Weill et Annette Wieviorka(1994)

http://www.anti-rev.org/textes/Weill94a/index.html

Le négationnisme ou le symptôme des temps pervers. Une énigme récurrente: le signe antijuif de Jacques Tarnero (1999)

http://www.anti-rev.org/textes/Tarnero99a/

Table ronde: *La Shoah, comment en parler encore. La mémoire a quitté l'Histoire* d'Annette Wieviorka 2007

http://www.akadem.org/

Mémoire de Master de Thomas Petit: *Les ressorts symboliques du politique: Le procès Klaus Barbie* (1987)

http://thomas.petit.gr.free.fr/Mes travaux Master Barbi.htm

http://fr.wikipedia.org